

## Introduction

La grande promesse des Lumières, c'était celle du passage à l'autonomie de tous les humains, en tant qu'êtres raisonnables poursuivant des fins communes. La foi dans le progrès indéfini nourrissait une indéfectible confiance en l'avenir et donnait une solide assise à l'espérance d'une amélioration continue de la condition humaine. L'orientation vers l'avenir assurait le réenchâtement du monde moderne en cours de désenchâtement.

En se chargeant de significations imaginaires, le futur, forme vide du temps abstrait, se donnait comme avenir, à la fois explorable comme un champ de possibles et désirable comme un ensemble de promesses. L'imagination de l'avenir se confondait avec l'utopie du progrès nécessaire, irréversible et continu, qui fondait l'assurance que rien, dans l'existence humaine, n'est indépassable, insurmontable, inéliminable, intransformable. Installée confortablement sur la voie qui conduit du moins bien vers le mieux, de l'état d'impuissance vers la totale maîtrise de son destin, l'humanité pouvait se rêver en route vers l'âge d'or. Repousser, voire annuler toutes les limites de l'humain, en finir avec le mal physique et le mal moral : le programme progressiste était censé se réaliser dans le temps de l'histoire, finalisé par la liberté, la rationalité et le bonheur universellement partagés.

En guise d'autonomie, c'est l'anomie qui s'est partout installée. Au terme de la crise des Lumières, l'utopie du progrès s'est métamorphosée en utopisme techno-informatique, tandis que la marche triomphale de l'histoire vers sa fin – son accomplissement – faisait place à un mouvement perpétuel, à un changement autotélique valorisé, voire idéalisé comme tel. En même temps que les individus « s'éloignent continuellement les uns des autres », ainsi que le note Michael Walzer<sup>1</sup>, l'accélération de la mobilité sous toutes ses formes (géographique, sociale, matrimoniale, politique) fait de l'espace social un espace d'instabilité croissante dépourvu d'« horizons de sens légitimes » ou

---

1. « La critique communautarienne du libéralisme » [1990], tr. P. Destrée, dans *Libéraux et Communautariens*, éd. André Berten, Pablo da Silveira et Hervé Pourtois, Paris, PUF, 1997, p. 319 sq.

d'« horizons moraux »<sup>1</sup>, où nul projet collectif ne peut plus être esquissé. Si la liberté suppose la capacité de faire des projets et de les réaliser par l'action volontaire, alors, dans cet état de « crise » ou de « vacance du sens », c'est la liberté qui subit une éclipse. Dans un monde idéalement sans frontières, tendanciellement sans repères et prosaïquement sans projets, le malaise, voire la détresse des modernes tardifs tient à l'expérience d'une perte de leur puissance d'agir, inséparable de leur impuissance croissante à imaginer l'avenir. Être moderne, c'est être d'abord tourné vers le futur, c'est plus précisément « penser au futur et vivre orienté vers le futur », ce qu'Ernst Cassirer attribuait à la nature même de l'homme<sup>2</sup>. Dans la postmodernité ou la modernité tardive, il reste l'orientation vers le futur, mais ce futur demeure vide, il ne se remplit plus d'attentes structurées par notre puissance d'imaginer l'avenir comme désirable. Le sentiment de cette vacuité du futur donne son contenu essentiel à la « crise de l'avenir » diagnostiquée par de nouveaux « médecins de la civilisation » (Nietzsche) à la fin des années 1970<sup>3</sup>.

Avec le culte du mouvement pour le mouvement surgit un nouveau mode de fatalisation du temps, disons le mouvementisme, ultime phase de la décomposition de la « religion du progrès » (Cournot) dont le dogme central est résumable par le sophisme : « *Post hoc, ergo melius hoc*<sup>4</sup>. » Les individus réduits à leur insularité, produits de l'individualisme extrême, expérimentent dans l'inquiétude, parfois dans la dépression, les conséquences immédiates de leur désaffiliation, de leur désappartenance, de leur déracinement, en même temps que celles du rétrécissement de leurs horizons temporels. Dénués d'un passé pourvoyeur de sens, ils sont privés d'un avenir imaginable autrement que sous la figure d'une poursuite indéfinie du processus techno-informatique actuellement observable, perpétuelle fuite en avant érigée par les théoriciens de la mondialisation « heureuse » en mouvement inéluctable et salvateur. L'effacement de l'avenir s'opère en même temps que les individus en cours d'individualisation extrême s'installent malgré eux dans un « présent perpétuel sans passé ni avenir » (George Orwell), inscrit dans un destin planétaire pensé en termes de « contraintes inévitables » ou d'« évolutions irréversibles ». Fatalités anonymes, sociologiquement idéalisées par les apologistes de la « société en réseaux », transfigurées par les doctrinaires de la démocratie cosmopolite de marché.

Dans le « présentisme » qui est l'*ethos* du moment contemporain, on reconnaît bien sûr quelque chose du nihilisme : au « sans pourquoi » de l'agitation frénétique dans un monde chaotique, mais fatalisé en tant que tel, s'ajoute la certitude angoissante de ne pouvoir surmonter l'incertitude, de ne pouvoir

imaginer le « ce vers quoi », non pas ce que l'avenir sera (le prévisible) mais ce qu'il doit être (le souhaitable, le désirable). On ne discute tant de l'« éthique du futur » et du « Principe Responsabilité » (Hans Jonas)<sup>1</sup> que lorsque l'avenir est irréprésentable et que se déchaîne le Processus sans sujet, se déroulant par-delà l'humain. Et pourtant, la question de la responsabilité posthumaniste s'impose comme la grande question, inséparable de celle qui porte sur la temporalité postprogressiste, éventuellement posthistorique et postdémocratique. Questions inquiétantes, qui doivent inquiéter la pensée. Comment repenser l'idée de responsabilité hors du cercle des évidences héritées de l'individualisme et du subjectivisme modernes ? Comment la repenser sans postuler un Sujet souverain, défini par sa liberté et son pouvoir de maîtrise ?

La postmodernité ou la modernité tardive fait ainsi renaître les pensées du destin, au stade suprême de l'individualisme et dans les limites de l'expérience du nihilisme, celle du « pour rien ». Optimistes, conformistes et irénistes, tous opportunistes, font comme si de rien n'était. Ils prennent le train en marche, et y entonnent les vieux refrains convenables et réconfortants du progressisme et de l'humanisme, avec le couplet obligé sur « la maîtrise, par l'homme, de son destin », et son dernier recyclage à l'impératif : « Maîtriser la mondialisation ! » Manières commémoratives de décliner le désir prométhéen d'une maîtrise du temps : faire de l'avenir qui fond sur nous quelque chose qui dépende de nous, qui nous appartienne, qui soit même à notre merci. Prétention extrême, arrogance suprême. Mais surtout, plus simplement et piteusement, pétition de principe. Car la question est de savoir non plus où en est, mais bien où est passé le projet moderne par excellence, affirmé naguère de façon prométhéenne par les marxistes, celui de « transformer l'histoire subie en histoire voulue »<sup>2</sup>.

Certains n'abandonnent la confiance positiviste en une « prévision rationnelle » (Auguste Comte), prométhéisme bien tempéré, que pour donner dans le projet hyper-prométhéen de fabriquer l'avenir, après en avoir décidé. Ce qu'on avoue ne pouvoir prévoir, on prétend vouloir et pouvoir le faire. Le décisionnisme fait bon ménage avec l'artificialisme. Voilà qui permet de reconnaître une ambiguïté constitutive de la sur-modernité, où le « mauvais infini » (Hegel) du mouvementisme normatif coexiste avec l'*hubris* des modernes, soit la démesure du désir prométhéen de fabriquer l'avenir. C'est la futurologie faustienne de la civilisation techniciste. La religion politique de l'adaptation à ce qui est quoi qu'il arrive, à la sacralisation du monde comme il va, y entre en tension avec la volonté, d'origine magique, de maîtriser le temps, de le vaincre, non plus en prédisant ou en prévoyant l'avenir, mais en le fabriquant. Le rêve d'omnipotence technoscientifique est ici à son comble.

De leurs confortables voitures officielles ou de leurs avions supersoniques, concevant « l'Homme » à leur image de « Seigneurs et [de] Maîtres », les nou-

1. Voir Charles Taylor, *Le Malaise de la modernité* [1991], tr. C. Mélançon, Paris, Le Cerf, 1994, p. 10-19.

2. Ernst Cassirer, *Essai sur l'homme* [1944], tr. N. Massa, Paris, Minuit, 1975, p. 82.

3. Voir Krzysztof Pomian, « La crise de l'avenir », *Le Débat*, n° 7, décembre 1980, p. 5-17 (repris dans *id.*, *Sur l'histoire*, Paris, Gallimard, 1999, p. 233-262).

4. Ce sophisme revient à poser qu'un ordre de succession est comme tel un mouvement d'amélioration. Voir Louis Weber, *Le Rythme du progrès. Étude sociologique*, Paris, Félix Alcan, 1913, p. 22-24.

1. Voir Hans Jonas, *Le Principe Responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique* [1979], tr. J. Greisch, Paris, Le Cerf, 1990 ; *id.*, *Pour une éthique du futur* [1992 et 1993], tr. S. Cornille et Ph. Ivernel, Paris, Payot & Rivages, 1998.

2. Maurice Merleau-Ponty, *Sens et Non-sens*, Paris, Nagel, 1966, p. 82.

veaux réalistes-opportunistes ne voient pas le paysage planétaire meurtri et désertifié, ils n'entendent pas les rumeurs d'un monde déshumanisé. Tandis qu'ils roulent sourds et aveugles vers l'indéfini, mais sûrs d'eux-mêmes, la mondialisation (« *globalization* ») réinvente les inégalités dans le village planétaire, lequel est dévasté, fragmenté et conflictualisé dans le détail et le local. Haines et guerres dites identitaires, fondées sur l'essentialisation d'appartenances nationales ou d'origines ethniques, se multiplient dans l'uniformité vide laissée par les turbulences mondialisatrices. La rebarbarisation de style ethnonationaliste suit la mondialisation sauvage/calculatrice comme son ombre. Parallèlement surgit une nouvelle question sociale, irréductible aux schématisations classiques du conflit de classes : l'apparition, dans les frontières des États-nations, d'un « déchet social » croissant produit par les mécanismes de marginalisation et d'exclusion mis en œuvre par la globalisation économique-financière. Or, ces laissés-pour-compte « nationaux » de la société transnationale en cours de formation, imposant ses normes de mobilité perpétuelle et de « flexibilité », coexistent, dans la plus stricte séparation, avec les représentants de la super-élite planétaire sélectionnée selon des critères tels que l'adaptabilité rapide, la mobilité sans limites et la déterritorialisation devenue *ethos*, disposition et comportement stables. Deux mondes sociaux, en voie de différenciation croissante, émergent ainsi par les effets mécaniques du « turbo-capitalisme »<sup>1</sup>. Ce processus de division, voire de ségrégation, affecte certes les populations nationales, en fabriquant de purs « nationaux » résiduels et des transnationaux flexibles, quasi-castes dont les membres respectifs ne se rencontrent jamais, mais il se retrouve aussi à une autre échelle, celle de l'inégalité croissante entre pays riches et pays pauvres, entre « Nord » et « Sud », entre les régions occidentalises et les autres – instrumentalisées ou barbarisées.

La réalité imprévisible et conflictuelle n'est pas conforme aux rêveries mi-humanitaristes, mi-marchandes. Elle fait entendre de tout autres échos que les pieuses berceuses de la « modernisation » et de la « réforme », ronronnées de concert par la néo-social-démocratie « réaliste » et le néolibéralisme moralisé, communiant dans la pensée étroite de la seule « Adaptation » – on s'y prononce vertueusement « pour une mondialisation ordonnée et solidaire », c'est-à-dire pour quelque chose comme une OMC convenablement syndicalisée, on y rêve de réguler les dérégulations en cours, de réglementer les dérèglementations... Mais que peut signifier l'appel à s'adapter à l'imprévisible, à l'incertain, voire au chaos ? L'irrationnelle rationalité techno-scientifico-informatique et l'irrégulière religiosité de la Flexibilité, de la Mobilité et du Changement indéfinis additionnent leurs effets nihilisants, voilés ou sublimés par le grand discours politico-médiatique transnational de la mondialisation

1. L'expression a été forgée par Edward N. Luttwak au début des années 1990 ; voir notamment E. N. Luttwak, *Le Turbo-capitalisme. Les gagnants et les perdants de l'économie globale* [1998], tr. M. Bessières et P. Jorland, Paris, Odile Jacob, 1999. Sur les transformations récentes du capitalisme redéployé et les difficultés rencontrées par les critiques le visant, voir Luc Boltanski et Ève Chiapello, *Le Nouvel Esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999.

salvatrice. L'idée d'un paisible embourgeoisement continu du genre humain par les échanges et les mélanges – les rêves de « coca-colonisation » douce des sociétés, de « disneylandisation » festive des cultures et de « caféaulaitisation »<sup>1</sup> pacificatrice de l'humanité –, par la consommation facultative de religions douces, apaisantes, sans interdits ni modèles transcendants à imiter, aussi tranquillissantes que des psychotropes – nouvelles drogues douces démocratiques – ou des musiques douces (planantes et planétaires), par le respect croissant des droits de l'homme et l'accès de tous aux nouvelles technologies de l'information, cette idée est le cœur de la nouvelle utopie émergente. Une utopie d'anticipation qui promet à l'« auditoire universel »<sup>2</sup> le salut final de l'humanité, au terme d'une ascension facilitée par la triple alliance du « doux commerce » pacificateur, du juridisme humanitaire moralisateur et de la technique libératrice. On aura compris que, dans le présent ouvrage, l'« effacement de l'avenir » est moins une thèse à soutenir qu'une question à poser et un thème de réflexion à développer dans diverses directions, impliquant une remise en discussion d'un certain nombre d'évidences sur ce qu'il est convenu d'appeler la modernité, le progrès, la démocratie, la technique, la postmodernité, en prenant en considération la pluralité des temps, leur conflictualité et leur transformation<sup>3</sup>.

Comment penser la communauté politique désirable au milieu de la tempête « turbo-capitaliste » destructrice de tout lien ? Comment repenser une démocratie qu'on dira forte, à la fois libérale-pluraliste et fondée sur une légitimité populaire, impliquant une participation active des citoyens et un contrôle permanent des gouvernants par les gouvernés, alors même que les peuples se retribalisent, se ré-ethnicisent à travers des conflits identitaires ultra-violents, et que le primat de l'économico-financier fait du politique un objet perdu, quelque chose comme un rêve archaïque ? L'idéal de la communauté des citoyens serait-il bon pour la seule nostalgie ? Sommes-nous condamnés à un démocratisme planétaire sans communautés démocratiques

1. « L'humanité s'achemine de façon inexorable vers une "caféaulaitisation" généralisée, vers un vaste pool génique intercommuniquant, vers une panmixie planétaire. » (Jacques Ruffié, *De la biologie à la culture*, Paris, Flammarion, 1976, p. 467.)

2. La catégorie d'« auditoire universel » a été introduite par le philosophe Chaïm Perelman. Voir Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca, *La Nouvelle Rhétorique. Traité de l'argumentation*, Paris, PUF, 1958, t. I, p. 40-46.

3. On répondra par avance à d'inévitables questions en disant que ce livre est de philosophie politique et de philosophie de l'histoire. Mais en ajoutant aussitôt que s'y imbriquent des investigations relevant de l'histoire sémantique des concepts (tel celui de progrès), ainsi que des développements portant sur des questions de théorie politique (l'idée de démocratie, la question du pluralisme, celle que pose l'émergence d'élites transnationales, la notion de « gouvernance ») ou de sociologie politique comparée (l'analyse des effets de la mondialisation marchande et communicationnelle, le réexamen de la question des nations, des nationalismes et des ethnonationalismes). On aborde enfin « dans ce livre » des questions qui relèvent de l'éthique et de la philosophie morale, en ce qu'on s'y interroge sur les normes de l'action dans un contexte marqué par la disparition des « horizons moraux » (Charles Taylor), ou encore sur l'idée de responsabilité à l'âge de la technoscience, ce qui conduit à repenser la vertu de prudence.